

Une tragédie humaine en 1914

par Alain Beaufile

Novembre 1916, paraît au *Mercure de France*, *Les ailes rouges de la guerre*, un cycle de poèmes de guerre d'Emile Verhaeren, très violent contre l'Allemagne. Le 13 novembre 1916, l'Académie suédoise décerne à Romain Rolland le prix Nobel de littérature pour 1915. Le 27 novembre, Verhaeren est tué, happé par un train alors qu'il attendait sur le quai. Le 29, par l'intermédiaire de Romain Rolland, Stefan Zweig fait parvenir à Marthe Verhaeren, un télégramme de condoléances. (Source Verhaeren -Zweig. Correspondances. Archives du futur. Editions Labor. Bruxelles. 1996.)

Ces quelques dates marquent la fin de l'aventure humaine d'un groupe d'amis. (Charles Péguy avait été tué dès 1914). Romain Rolland écrivait dans un article, le 2 novembre 1916 « ... *Adieu, Europe !... tu piétines dans un cimetière. Ta place est là. Couchetoï ! - Et que d'autres conduisent le monde !* » (Introduction à nouvelle édition. Le périple. Ed. A. Michel p.47.)

On peut imaginer les dialogues entre ces écrivains : les enthousiasmes de Louis Gillet pour le combat, la description des horreurs de la guerre dans les poèmes tragiques et douloureux d'Emile Verhaeren, l'Europe germanique de Zweig confrontés au refus de Romain Rolland de participer à la vengeance. Pour lui, c'est l'humanité qui domine.

En effet, avec *Le périple*, Romain Rolland a décrit, vue de la hauteur où s'est placé, courageusement, l'écrivain, *Au-dessus de la mêlée*. Mais les correspondances de guerre avec ou entre ses amis nous plongent au cœur de la mêlée et nous révèlent la tragédie intérieure qui se jouait en chacun d'eux.

Au fil des lectures d'ouvrages concernant Romain Rolland, on rencontre, souvent dans les notes, des allusions plus ou moins brèves à des personnages qui ont connu l'écrivain, comme une liste d'amis. C'est le cas de Emile Verhaeren par exemple dans le travail de Mr et Mme Vermorel à propos de la correspondance entre Romain Rolland et Sigmund Freud, ou bien dans l'ouvrage de B. Duchatelet.

Pourquoi ce choix d'Emile Verhaeren ? C'est qu'il m'a accompagné dans mon adolescence grâce à son poème *Le vent* et à sa description des plaines et des villes du nord et de la Belgique, qu'il parcourait comme un poète géographe. Je lui suis resté fidèle même si je n'avais pas saisi à l'époque la dimension combattante, voire politique de son œuvre. Engagé dans le socialisme, auteur également de pièces de théâtre engagées, il se différencie, à mes yeux, par

son goût pour la peinture. Il a écrit sur Rembrandt et Ensor. C'est un poète du regard. Romain Rolland était, presque à l'opposé, marqué par sa sensibilité à la musique ; « *Qu'étais-je ? Un poète musicien, que visitaient parfois des pressentiments de l'avenir* » (p.18). Il ne pouvait occuper, de ce fait, la même place que le poète belge.

La vie d'Emile Verhaeren nous est retracée dans le livre de Béatrice Worthing. Et, de ce côté on trouve de nombreuses références à Romain Rolland. Enfin, la correspondance d'Emile Verhaeren avec Stefan Zweig contient plus de cinquante références à Romain Rolland et à sa correspondance notamment avec Zweig.

Au début de ce siècle, Verhaeren rencontre Zweig. Romain Rolland rencontre l'écrivain allemand en 1910. Le continent européen est en plein bouleversement. Depuis près de cinquante ans, avec l'affaiblissement de l'Empire Ottoman et de celui des Habsbourg, le nationalisme fait rage. La Grèce se libère et on lui donne un roi bavarois. La Belgique se révolte, se sépare du Royaume uni des Pays Bas et on lui donne un roi germanique auquel succède le roi Albert qui deviendra l'ami de Verhaeren. La Prusse crée l'Allemagne sous la férule du Kaiser Guillaume II (lire sa caricature par Verhaeren dans *Les ailes rouges de la guerre*) et de son ami Bismarck. La guerre franco-allemande de 1870 a privé la France de l'Alsace-Lorraine et nourrit un désir de revanche. L'Autriche se sent très germanique et certains rêvent d'une sorte d'union pangermanique. S. Zweig, traducteur de Verhaeren en allemand, le voit déjà poète germanique à cause de ses origines flamandes. Un peu plus tard, ce sont tous les peuples balkaniques qui guerroyent entre eux entre 1912 et 1913. Plus tard encore, la Russie va se libérer des tsars et développer le Bolchevisme.

Depuis plus d'un siècle les « Grandes Puissances » se livrent une bataille d'influence à visées économiques. Elles fournissent en armes les uns, poussent les autres à se soulever.

*Oh! Les retentissants et phosphoreux cratères
Dont les arsenaux d'or illuminent la terre,
De Woolmch à Skoda et d'Essen au Creusot!
L'acier s'y mue en fonte est s'y coule en mitraille;
Mille obus emboutis s'y rangent en monceaux;
Déjà se livre au loin la première bataille.
(EV Les ailes rouges de la guerre. Le monde s'arme).*

En 1900, Zweig atteint ses vingt ans. Romain

Rolland a trente-quatre ans, Péguy, vingt-sept, Verhaeren, quarante-cinq, Rilke, vingt-cinq. Le feu qui les tourmente, leurs idées, leurs enthousiasmes, leurs amitiés vont se trouver affrontées aux événements que tout le monde redoute. A partir de 1913, leurs correspondances, leurs œuvres reflètent ce combat intérieur et entre eux qui va les rapprocher ou au contraire les séparer : Verhaeren s'oppose violemment à Zweig et leur correspondance s'interrompt malgré les efforts de Romain Rolland. Verhaeren, qui déclarait son amour pour le peuple allemand, lui demandant de se lever « contre les rois », va devenir franchement hostile et l'un de ses ouvrages reflétera même, il l'avoue, la haine. Outre les poèmes consacrés par Verhaeren, en particulier aux destructions de Louvain et de la cathédrale de Reims, il faut lire en même temps le chapitre VI de *L'esprit libre*, (p. 107) *Au peuple qui souffre pour la justice* qui constitue un éloge de la Belgique et des *hommes de sa race*. Il écrit en particulier (p. 108) à propos du peuple belge : « C'est de lui qu'est sorti l'art de la peinture (...) C'est de lui qu'est sortie la superbe floraison poétique; et les deux écrivains qui représentent avec le plus d'éclats les lettres françaises dans l'univers. Maeterlinck et Verhaeren, sont belges. »

Dans *Inter arma caritas* le portrait que Rolland fait du Kaiser est de la même verve que celui que dresse Verhaeren. Tous deux prennent le soin de séparer le peuple allemand de ses dirigeants. Tous les deux garderont le contact et seront attentifs à leurs écrits même si certains les choquent : entre eux, point de haine. La solitude par contre : Dans le poème *Ma chambre*, Verhaeren écrit :

*Ma chambre est close au vent du Nord,
Elle est close et solitaire,
Depuis la guerre ;
Pourtant
Voici le vent
Qui vient et passe et qui s'arrête et passe encor
Avec le défilé des mourants et des morts
A travers les combats qui font trembler la terre.*

et : « Solitude complète. Les premières semaines d'août ne furent qu'un tragique dialogue avec moi-même, un examen de conscience, une retraite en Dieu. Il me fallait constater que, de nos deux Déesses, Patrie, Humanité l'une avait tout dévoré. Et l'autre était oubliée... » écrit Rolland (p. 19)

Par contre la correspondance ainsi que l'amitié entre Louis Gillet et Romain Rolland vont s'interrompre pendant plus de vingt ans.

Romain Rolland pose que les héritiers de la Révolution de 1789 ne peuvent rester fidèles aux deux valeurs fondamentales, la Nation et l'Humanité (les droits de l'homme qu'il soit ami ou ennemi). Il veut rejeter toute haine.

La tragédie, pour eux tous, va se jouer en deux ans. L'Allemagne envahit la Belgique. Certaines de ses troupes commettent des atrocités : (voir E. Verhaeren: *Les ailes rouges de la guerre*) Les premiers combattants tombent sous les balles des uns et des autres. Charles Péguy, l'ami et le premier éditeur de Romain Rolland, est tué en France. Louis Gillet ne rêve que d'en découdre : Le 11 août 1914, il écrit : « Ah ! Mon ami, si les dépêches ne mentent pas, si

nous ne vivons pas dans un rêve, dans une illusion créée par un mauvais génie, à quel spectacle nous assistons ! Quelle expiation pour l'Allemagne ! Quel enseignement pour tous les peuples ! Quel châtimement de l'orgueil... » Le reste de la lettre est à l'avenant. Rolland répond en louant la vaillance de son ami mais ne relève pas le fond. L'inquiétude et l'affection l'emporte sur ce qui pourrait gêner. La lettre du 5 septembre loue la lettre à Gerhard Hauptmann (à propos de la destruction de Louvain), et s'en prend aux dirigeants de l'Allemagne. La lettre du 17 septembre commente la mort du héros Péguy. Rolland lui répond prosaïquement en soulignant les difficultés de la famille Péguy et l'informe qu'il travaille à l'Agence internationale des prisonniers de guerre. Il ajoute : « A l'occasion n'oubliez pas qu'elle existe (...) » et plus loin : « Je ne vous parle de rien. J'aurais trop à dire... » Il commente les réactions à sa lettre à Hauptmann. (voir Biographie RR par S. Zweig, chapitres : *Dialogue avec G. Hauptmann*, p.279 et *Correspondance avec Verhaeren*, p.282). Un peu plus loin, il ajoute : « Non, mon ami, ne vous laissez pas gagner par la contagion de vengeance et de haine... Mes paroles vous feront, je pense l'effet de venir du Kamtchatka. Vous les relirez plus tard, après la guerre. Peut-être trouverez-vous qu'elles étaient moins absurdes qu'elles n'en ont l'air, à présent. » La tension va monter progressivement. Le 3 février 1915, Rolland lui écrit : « Pour le reste, nous ne pensons plus de même, comme c'était à prévoir... » Gillet lui répond le 19 février : « Vous croyez que nous ne nous comprenons plus. J'en aurais un très vif chagrin. Il faut pardonner quelque chose à ceux qui vivent depuis cinq mois dans les tranchées. L'horizon des tranchées est tout à fait borné. Le vôtre est peut-être trop vaste. Je n'entends du matin au soir que le bruit du canon. Vous entendez toutes les cloches, trop de cloches, et le tout de peut-être trop loin... » La dernière lettre est du 25 juin 1915. Rolland n'y répond pas. Ils ne se réconcilieront qu'en 1942 par l'intermédiaire de P. Claudel et de J. et J. Tharaud. On peut penser que Rolland a assez de mal avec ses ennemis sans élargir le combat à ses amis. La situation de Romain Rolland va en effet devenir impossible. Il a plus d'ennemis en France qu'à l'étranger avec la publication de ses articles *Au-dessus de la mêlée*. C'est en Suisse qu'il entreprend l'œuvre humanitaire que l'on sait en faveur des victimes de la guerre, avec ses amis.

Le dernier acte de ces deux années tragiques est la mort de Emile Verhaeren, aussi peu glorieuse que possible, happé, en 1916, par un train en gare de Rouen. Par l'intermédiaire de R. Rolland, Zweig fait parvenir à Marthe Verhaeren un télégramme de condoléances. Zweig et Verhaeren ne s'écrivaient plus. Zweig avait en particulier été choqué par le poème de Verhaeren sur l'agression allemande de la Belgique et les atrocités qui étaient rapportées après la destruction de Louvain et celle partielle de la cathédrale de Reims.

Après l'armistice, certains veulent écraser définitivement l'Allemagne et l'esprit germanique. La plupart se sont lancés dans une œuvre de colonisation pour apporter aux «sauvages», c'est-à-dire aux non européens, la brillante culture européenne et chacun se construit un nouvel empire. Le clou, si l'on peut

dire, de cette affaire sera la création pénible d'une Société des Nations - plutôt un club de riches et l'humiliation tant attendue par certains de l'Allemagne - L'Exposition Coloniale de 1931 présentera ce qui nous paraît aujourd'hui un chef d'œuvre de racisme et d'exploitation de l'homme par l'homme. Pourtant, dès 1914, R. Roland prônait *la formation d'une Haute-Cour morale, d'un tribunal des consciences, qui veille et qui prononce sur toutes les violations faites au droit des gens, d'où qu'elles viennent, sans distinction.* (p. 86) ainsi que des commissions d'enquêtes neutres. L'ancêtre de nos institutions de l'ONU.

Devant la nouvelle menace à partir de 1933, Londres devient le refuge : Stefan Zweig, qui s'est rendu dans la capitale anglaise pour des recherches sur Marie Stuart, ne reviendra pas après l'invasion de l'Autriche et son rattachement à l'Allemagne. Il deviendra citoyen britannique en 1940. Il part pour les Etats-Unis puis avec sa jeune femme pour le Brésil. C'est un homme brisé par ces guerres qui s'empoisonne avec sa femme en février 42. En 1938, c'est Freud qui a dû quitter son pays, laissant une partie de sa famille aux Nazis. Il mourra peu après.

Freud, Romain Rolland, Verhaeren, Zweig et les autres ne verront de la nouvelle tragédie, la guerre de 39-45, pire que l'autre, que le début et ne sauront pas où la barbarie européenne nous a mené avec la Shoah. Romain Rolland l'a pressenti qui s'est tourné vers l'Inde et Gandhi. Auparavant ses écrits : *L'esprit libre - Au-dessus de la mêlée - Les précurseurs* avaient pris position dans cette tragédie et mis en garde les Européens, dès 1914 et une nouvelle fois, en 1931 dans son introduction à la nouvelle édition du *Périple*. Il ne vit pas la réconciliation franco-allemande qui a permis le développement d'institutions européennes.

Je me demandais pourquoi ce sujet, la tragédie de 1914, me travaillait tant, même si comme chaque famille, la mienne avait vu disparaître au front des soldats. Il fallait que j'arrive, péniblement, au bout pour espérer comprendre. Je pense souvent que la conservation de la mémoire de Romain Rolland, en dehors de son intérêt littéraire, devait maintenir pré-

sente la leçon de *Au-dessus de la mêlée*. Une œuvre réussie est une œuvre qui devient universelle, dans l'espace et dans le temps. J'ai soudain réalisé qu'elle devait s'appliquer aux guerres de décolonisation qui ont pris le relais et en particulier pour tous ceux d'entre nous qui y ont participé, avec plus ou moins de culpabilité, en tous cas ceux de ma génération qui ont été confrontés au même dilemme : la raison d'Etat, de la Nation : la question de l'Algérie, ou bien l'humanité et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, (quoiqu'en pense les « civilisés » qui estiment qu'ils sont incapables de se gérer). Chaque appelé, dont moi-même, quelque soit sa position, s'est trouvé confronté à un choix qui ne pouvait pas le plus souvent s'afficher publiquement. Car les atrocités étaient des deux côtés ; films et photographies en témoignent aujourd'hui. Tel général que j'ai rencontré pouvait se permettre de démissionner. Tel intellectuel pouvait se permettre de passer les valises du FLN. Tel autre officier de haut rang pouvait choisir la torture pour, disait-il, sauver des vies humaines. Tel prêtre pouvait prier, à Alger, chaque dimanche, pour que « Dieu convertisse la Russie » qui fournissait les armes aux rebelles. On n'a pas fini de raconter cette histoire. Aujourd'hui encore certains se vantent d'avoir cassé du « bougnoule » comme on cassait du « boche » autrefois. Quel que soit le côté où l'on s'engageait on s'engageait à participer aux meurtres. Il fallait savoir être lâche, accepter la « lâcheté » - impuissant, non sans une culpabilité diffuse. A quoi bon risquer sa vie pour des valeurs barbares. Par contre l'aide humanitaire pouvait se faire, sans tambours ni trompettes, sans gloire, discrètement, comme pour s'excuser de se trouver mêlé à ce massacre, à ces haines, à ces mensonges, comme pour tenter d'échapper à la complicité.

Le Voyage intérieur comme *Le Périple* viennent pour notre génération comme un réconfort et un outil de réflexion. Ils permettent un recul du désespoir, en tous cas une prise de distance.

La poésie, à ce titre, en prose ou en vers, est la transcription d'un voyage intérieur, qu'on la lise - et c'est alors le choix qui est révélateur - ou qu'on l'écrive.

Bibliographie

- Romain Rolland, *L'esprit libre*. Albin Michel, 1953.
H. et M. Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland*. Correspondance PUF, 1993.
Bernard Duchatelet, *Romain Rolland tel qu'en lui-même*. Albin Michel, 2002.
Verhaeren-Zweig. *Correspondance Archives du futur*. Ed. Labor Bruxelles, 1996.
Béatrice Worthing, *Emile Verhaeren 1855 - 1916*. Mercure de France, 1992.
Emile Verhaeren, *Les ailes rouges de la guerre*. Mercure de France, 1916.
Les forces tumultueuses. Editions G. Grès et cie, 1922.
Multiple splendeur. Mercure de France, 1906.
Sur James Ensor. Ed. Complexes, 1990
Des extraits des œuvres de E. Verhaeren sont parues dans des éditions classiques à usage scolaire, en livre de poche, en France et en Belgique.
Correspondance Louis Gillet - Romain Rolland. 2ème cahier Romain Rolland, 1949.
Stefan Zweig, *Biographie de Romain Rolland*. Belfond, 2000.
Stefan Zweig, *Biographie de E. Verhaeren*. Livre de poche Belfond, 1993.
Roger Secrétain, *Péguy, soldat de la vérité*. Ed. E. Paul Frères, 1943.
Alan Palmer, *Le kaiser Guillaume II*. Tallandier, 1980.